

III

Discours prononcés par des personnages historiques : Sthénélaïdas,
Cléon, Alcibiade, Nicias.

Les observations auxquelles ont donné lieu les harangues politiques dont Thucydide ne nomme pas les auteurs s'appliqueraient en partie à celles qu'il attribue à des orateurs déterminés. On a pu déjà remarquer que les discours de Périclès et d'Archidamus ont la même destination que les discours des Corinthiens, et contribuent avec eux à former comme un exposé de la question de la guerre à son début. Ici encore il s'agit donc avant tout de rendre sensibles certaines idées qui tiennent au fond du sujet et qui se rapportent plus particulièrement à un point de son développement. Pour y parvenir, si Thucydide ne contredit pas la réalité, il l'arrange. Les hommes qu'il met en scène sont bien ceux qui ont été les premiers acteurs; il est même probable qu'il conserve,

avec une fidélité proportionnée à l'exactitude des renseignements qu'il a pu recueillir, le sens de leurs paroles. Mais il en soumet souvent l'expression aux procédés propres de son art. Il la simplifie en même temps qu'il en accroît l'importance : un seul orateur parle pour plusieurs, et quelquefois le discours qui lui est prêté tient lieu de deux ou d'un plus grand nombre qu'il a prononcés sur le même sujet. Ainsi sont résumés son rôle et son influence, et se rassemblent sous une seule forme les éléments divers et complexes d'une situation. Thucydide modifie dans le même sens les débats contradictoires qui existaient nécessairement dans des assemblées délibérantes; il ne confie jamais la discussion à plus de deux adversaires, et il parvient de cette manière à marquer plus nettement les oppositions, et en général à donner plus de relief aux idées exprimées. C'est ainsi que Diodote et Cléon représentent à eux seuls par deux discours une délibération de deux jours sur le sort des Mitylénéens vaincus; Alcibiade et Nicias nous donnent tous les arguments qui ont été

produits par eux-mêmes ou par d'autres pour soutenir ou pour combattre le projet d'une expédition en Sicile. Les orateurs ne se bornent donc pas chez Thucydide à paraître en leur propre nom; ils deviennent les organes de l'histoire; leur personnage est agrandi; ils sont les élus de cette distribution exclusive, par laquelle l'historien condamne les uns à l'oubli, et concentre sur les autres toute l'importance d'une scène politique.

Cependant l'histoire elle-même, au nom et au profit de laquelle Thucydide prétendait faire ces combinaisons, exigeait que des hommes illustres ou bien connus gardassent dans son ouvrage une certaine consistance. Il était impossible de leur prendre leur nom, en laissant complètement de côté leur personne. Pour quelques-uns d'entre eux, ne reproduire que le sens général des paroles qu'ils avaient prononcées, quand toutes les mémoires gardaient la vive impression de leur caractère et de leur physionomie, c'eût été une inexactitude et une maladresse. Thucydide ne s'en est point rendu

coupable; il a peint les hommes par leurs discours: mais la peinture a été plus ou moins achevée selon l'importance des modèles, selon la nature de la tradition qui avait pu se conserver sur leur éloquence, enfin selon le rapport de cette éloquence avec le génie même de l'historien.

Voici les paroles qu'il prête à l'éphore Sthénélaïdas dans des circonstances que les analyses précédentes ont fait en partie connaître. Les Corinthiens viennent de porter leurs griefs à Sparte; des députés athéniens, envoyés pour une autre affaire, ont cru devoir défendre la dignité de leur patrie: ils ont montré les origines légitimes et glorieuses de sa puissance et cherché à prévenir, de la part des Péloponésiens, une agression imprudente. Ensuite, dans l'assemblée secrète des Spartiates, le roi Archidamus, avec l'autorité d'un général et d'un homme d'État, a combattu le projet d'entreprendre la guerre sur-le-champ. C'est immédiatement après que parle Sthénélaïdas¹:

¹ L. I, ch. LXXXVI.

« Je n'entends rien, dit-il, aux longs discours des Athéniens. Ils se sont beaucoup loués eux-mêmes, mais nulle part ils n'ont prouvé qu'ils ne font pas de tort à nos alliés et au Péloponèse. Or, si après s'être bien conduits autrefois contre les Mèdes, ils se conduisent mal aujourd'hui vis-à-vis de nous, ils méritent une double punition pour être devenus mauvais de bons qu'ils étaient. Nous, nous sommes aujourd'hui ce que nous étions alors, et, si nous sommes sages, nous ne laisserons pas opprimer nos alliés et nous ne parlerons pas de marcher à leur secours dans l'avenir : car c'est maintenant et non pas dans l'avenir qu'ils souffrent. D'autres ont beaucoup d'argent, de navires et de chevaux. Nous avons, nous, de bons alliés qu'il ne faut pas livrer aux Athéniens, ni défendre par des discussions et par des paroles, quand ce n'est pas seulement en paroles qu'ils sont maltraités, mais qu'il faut secourir en toute hâte et de toutes nos forces. Que personne ne prétende nous prouver qu'il convient de délibérer en face de provocations injustes : c'est plutôt à

ceux qui les préparent qu'il convient de délibérer longtemps. Votez donc, Lacédémoniens, d'une manière digne de Sparte, votez la guerre; ne laissez pas les Athéniens accroître leur puissance, ne trahissons pas nos alliés, et, avec l'aide des dieux, marchons contre les agresseurs. »

Sthénélaïdas achève l'effet de cette vive allocution par un acte de violence : il met aussitôt la question aux voix en sa qualité d'éphore, et intimide les opposants en les forçant de se faire connaître individuellement. Son avis triomphe. Mais ses paroles elles-mêmes étaient entraînant : cette vigueur et cet accent d'honnêteté, cette fougue qui reste volontairement étrangère à tout calcul, sourde à tout raisonnement, se révolte avec aigreur contre la contradiction du roi, tranche d'un mot les questions les plus importantes, et ne prétend reconnaître en politique que des principes généraux de morale dont l'application ne doit souffrir ni retard ni obstacle, c'est l'élan de la passion populaire, qui seule inspire Sthénélaïdas. Le peu de mots qu'il prononce suffit pour faire de lui un type

plein de vie; on voit, on entend ce Spartiate simple et grossier, et l'on comprend l'action irrésistible de son énergique et rude éloquence.

Ailleurs, Thucydide a été aussi grand peintre; mais rarement il a donné à sa peinture autant de relief et de couleur, parce que rarement il a dû s'arrêter exclusivement comme ici aux traits extérieurs d'un personnage et à l'expression aveugle de la passion. Par exemple il a représenté à la tribune un homme pour le moins aussi emporté que l'éphore Sthénélaïdas, le démagogue Cléon : *le plus violent des citoyens*, dit-il lui-même, et, à un moment, *le plus écouté du peuple*. On chercherait en vain, dans le discours de Cléon sur les Mitylénéens, des mouvements de passion pareils à ceux qu'on vient de voir. Pourquoi? C'est qu'à la peinture d'un caractère est mêlée l'expression d'idées graves et que, chez Thucydide, partout où les idées paraissent, elles priment les sentiments. Du reste, dans l'intelligente démocratie d'Athènes, quelle que soit la brutalité d'un orateur, il faut qu'il raisonne pour réussir. C'est ce

que fait Cléon : en commençant il se plaint du peuple avec la liberté d'un favori, et en général son langage est marqué de ce caractère de hardiesse qui séduisait les Athéniens; mais la violence est dans les pensées plutôt que dans le ton et dans les paroles. Peut-être dans l'exagération des pensées mêmes retrouverait-on les conséquences extrêmes de principes inaugurés par Périclès et pourrait-on reconnaître dans Cléon l'indigne élève d'un si grand maître.

Périclès avait dit aux Athéniens¹ : « Votre empire est comme une tyrannie qui peut paraître injuste, mais qu'il est dangereux de lâcher. » Que leur dit Cléon? Que la confiance et la sécurité des mœurs démocratiques sont de mauvaises conditions pour commander aux autres; qu'ils doivent prendre le caractère soupçonneux et cruel des tyrans, puisque leur domination est une tyrannie menacée par la mauvaise volonté et par les complots de leurs sujets; que, pour lutter contre ces dangers per-

¹ L. II, ch. LXIII.

manents, il faut compter sur la force plutôt que sur la douceur, et surtout rester invariablement attaché à des lois dont la rigueur a été jugée nécessaire.

Périclès avait fondé sa puissance sur la faveur de la foule. Cléon fait de même; mais il s'adresse aux instincts cruels et envieux du peuple, il le pousse à la vengeance dont il ne faut point, dit-il, arrêter le premier mouvement; il excite ses soupçons et calomnie auprès de lui les orateurs du parti opposé; il l'exhorte à se défier de l'esprit et de l'éloquence. L'esprit fait qu'on se croit supérieur aux lois dont la stabilité, même quand elles sont vicieuses, fait la puissance d'un État. L'éloquence, excitée par la vanité ou par l'amour du gain, est une ouvrière de mensonge: et Cléon, pour développer cette pensée, fait une piquante critique des Athéniens si facilement séduits par leurs orateurs.

« De ces luttes d'éloquence¹, dit-il, l'État

¹ L. III, ch. xxxviii.

donne les prix à d'autres et garde pour lui-même les dangers. La faute en est à vous, mauvais *agonothètes*¹, qui avez l'habitude de vous faire spectateurs des discours et auditeurs des actions; vous qui examinez la possibilité des actions dans l'avenir d'après les belles paroles qu'on vous débite, et qui, pour les actions accomplies, vous fiez moins au témoignage de vos yeux qu'à celui de vos oreilles charmées par les exagérations de phrases habiles; vous qui, faciles aux séductions d'un langage nouveau, vous montrez rebelles à l'autorité de l'expérience; qui, esclaves de toute singularité, n'avez que des dédains pour l'habitude; vous dont chacun ambitionne, d'abord de posséder lui-même l'art de la parole, sinon, de lutter avec ceux qui le possèdent en paraissant suivre le mouvement de leur pensée et en prévenant leurs phrases par ses éloges: prompts à comprendre d'avance les discours, mais lents à en prévoir les conséquences; vous qui cherchez,

¹ Présidents des jeux publics.

pour ainsi dire ; autre chose que la réalité , et dont le sens ne suffit même pas aux objets actuels ; en un mot, vous qui, dominés par le plaisir de l'oreille, ressemblez à des spectateurs assis pour entendre des sophistes, plutôt qu'à des citoyens qui délibèrent sur les affaires de l'État. »

Cléon ne fait aucune réserve en faveur de la véritable éloquence et n'en admet certainement pas les principes ; mais plus d'un trait porte juste dans cette satire, et l'intention générale rappelle la liberté avec laquelle les plus grands orateurs d'Athènes, Périclès et Démosthène ont blâmé ce peuple qu'ils dominaient par leur parole. Il y a ici un double portrait : celui des Athéniens sur lequel Thucydide semble encore s'arrêter à plaisir, et celui d'un homme aimé de la foule, non-seulement pour sa violence et ses emportements, mais pour son audace, qui paraît ne pas la respecter elle-même, et pour son esprit. Ainsi se trouve exprimé le genre d'habileté et de séduction de cette éloquence populaire.

Cléon revient ensuite au sujet de la discussion et insiste longuement sur les dangers de la douceur : C'est elle qui a encouragé les Mitylénéens à la révolte : « il est dans la nature de l'homme de mépriser qui le caresse et de respecter qui ne lui cède pas. » C'est elle qui, si les coupables sont traités avec indulgence, excitera de tous côtés les défections : « Qui hésitera à nous abandonner sous le moindre prétexte, si le succès lui doit assurer la liberté et si, en cas d'échec, il ne s'expose qu'à une légère punition ? » Et quelle sera la condition d'Athènes engagée dans de pareilles luttes ? Elle risquera son argent et ses citoyens : victorieuse, elle reprendra des villes ruinées et incapables d'alimenter le trésor public ; vaincue, elle verra s'accroître le nombre de ses ennemis. Qu'Athènes se venge donc du péril que les Mitylénéens, volontairement révoltés, lui ont fait courir. Qu'elle les châtie comme ils le méritent, et que les autres alliés, instruits par cet exemple, sachent bien que toute défection sera punie de mort.

Ce résumé, si incomplet qu'il soit, suffit pour faire voir l'importance du discours de Cléon. Il était en effet utile d'étudier les causes et la nature de son influence politique; il était indispensable d'exposer et de faire comprendre les graves motifs qui avaient eu, la première fois, assez d'empire sur les Athéniens pour leur faire décider, cette sanglante exécution de tous les habitants d'une grande ville, et qui, la seconde, eurent encore assez de crédit pour faire du pardon lui-même une atroce cruauté. La vie fut laissée à la majorité innocente de la population de Mitylène, mais les principaux auteurs de la défection, envoyés à Athènes, furent mis à mort sur l'avis de Cléon : ils étaient un peu plus de mille, dit Thucydide. Les murailles des Mitylénéens furent détruites, leurs vaisseaux confisqués; tout le territoire de Lesbos, sauf celui des Méthymnéens, divisé en trois mille lots, qui tous, moins trois cents consacrés aux dieux, furent donnés à des colons athéniens; les Lesbiens, réduits à devenir les fermiers de ces colons et à payer une redevance annuelle pour

cultiver le sol de leur patrie. Tant Athènes eut à cœur de prévenir par un exemple terrible des défections qui portaient à sa domination une mortelle atteinte!

On voit donc que, dans ce morceau, Thucydide a traité Cléon comme un personnage digne d'être étudié. Il a fait ressortir tout l'odieux de ses doctrines; mais il a montré les sérieuses causes de leur succès. Ce n'est point seulement un forcené qu'il nous a mis sous les yeux : c'est un homme politique, dont les excès, quelque part que l'on ait voulu faire aux rancunes personnelles de l'historien¹, sont loin d'être exagérés; ils sont au contraire expliqués. Ailleurs, au moment où sa faveur sera successivement ébranlée et à demi rétablie par les coups du sort, Thucydide devra, en narrateur fidèle, conserver le souvenir de sa forfanterie et du dégoût qu'il commence à inspirer aux Athéniens, de même qu'il mettra un peu plus tard sa fin misérable

¹ Thucydide fut exilé par suite d'une accusation de Cléon.

en opposition avec la mort héroïque de son vainqueur Brasidas.

Si l'on veut se rendre compte de l'impression générale que produit le discours de Cléon, on trouvera qu'il parle plus à l'esprit qu'à l'imagination. Le caractère historique de Cléon est admirablement rendu, mais c'est le côté intellectuel et moral qui est peint avec un art profond. Il n'y a rien pour les sens; on ne trouve ni le fracas de cette éloquence impétueuse qui ravissait la multitude, ni l'image de cet homme qui, au témoignage de Cicéron, introduisit le premier la véhémence dans l'action oratoire. A plus forte raison, ne retrouve-t-on pas les monstruosité bouffonnes du personnage d'Aristophane.

Telle est la mesure dans laquelle Thucydide a cru devoir ici reproduire les traits du caractère de Cléon. Et cependant, parmi les hommes qui tiennent une place considérable dans son ouvrage, il en est peu dont il marque autant la physionomie particulière. Par exemple, personne ne l'accusera jamais d'avoir laissé dans l'ombre les grandes qualités de Brasidas et d'Her-

mocrate, ni d'avoir diminué l'importance de leur rôle. Qu'on les écoute parler: on admirera l'habileté politique du premier et la patriotique éloquence du second; mais on ne pourra s'empêcher de trouver que le Syracusain, nourri dans la patrie de la rhétorique, et le citoyen de l'inculte Lacédémone, se servent du même langage et ne font que répéter les paroles de Thucydide lui-même. Il faut revenir à des Athéniens pour retrouver des peintures moins libres; on dirait que Thucydide n'a écrit que pour les Athéniens, et ne s'est cru enchaîné par la tradition que chez eux et vis-à-vis d'eux. Encore dans Athènes même, n'y a-t-il que trois hommes qui soient ainsi représentés sous leurs propres traits: Alcibiade, Nicias et Périclès. Il est vrai que ce sont les plus remarquables.

Alcibiade prononce deux discours, tous deux fort habiles et dignes de la réputation d'éloquence qu'il a laissée. C'est dans le premier seul que se dessine cette physionomie originale où les modernes ont souvent voulu voir un brillant résumé des qualités et des défauts du peuple athénien.

L'ambition effrénée de ce jeune homme, les exigences de sa prodigalité, l'impatience et les dédains de son orgueil, la hardiesse de son esprit, le sentiment de sa supériorité et cette sorte d'aisance aristocratique avec laquelle il l'impose à la foule : tous ces caractères sont indiqués dans un petit nombre de lignes qui font de son discours un plaidoyer vivant et en expliquent le succès.

Nicias, l'adversaire malheureux et le collègue involontaire d'Alcibiade, se peint aussi en traits moins vifs, mais conformes à son caractère, dans cette lutte oratoire où sa défaite doit aboutir, pour Athènes, à une folie, et, pour lui-même, au périlleux honneur d'en conduire l'exécution. C'est le langage de la prudence qui est dans sa bouche; mais cette prudence, on le voit par quelques paroles, confond les intérêts de Nicias lui-même avec ceux de sa patrie : au contraire d'Alcibiade, il tient à ne pas ébranler l'édifice, en apparence si solide, de sa fortune et désire la stabilité. Cependant, c'est un citoyen courageux et dévoué, qui doit sa haute position dans

l'estime des Athéniens, non-seulement à ses richesses et à un bonheur qui ne s'est point encore démenti, mais aussi à la dignité de son caractère, à ses vertus et à sa piété. Ces qualités se montreront mieux dans les discours qu'il aura l'occasion de prononcer pendant tout le cours de son laborieux commandement en Sicile; elles paraîtront surtout dans cette pathétique exhortation où, pour soutenir les Athéniens accablés par la misère et le désespoir, il ne trouvera rien de mieux à leur proposer que son propre exemple et sa courageuse résignation¹ : « Et moi aussi, leur dit-il en parcourant leurs rangs découragés, moi qui n'ai pas plus de forces qu'aucun de vous (vous voyez ce qu'a fait de moi la maladie), moi à qui la fortune semblait avoir envié moins qu'à personne la richesse et les autres biens, me voici dans le même danger et exposé aux mêmes chances que les plus humbles. Et pourtant toute ma vie je n'ai manqué ni à la piété envers les dieux, ni, envers les hommes, à

¹ L. VII, ch. LXXVII.

la justice et à la pratique du bien. Aussi je mens, malgré tout, plein d'espérance dans l'avenir, et l'excès de nos malheurs ne m'effraye pas. » Touchante protestation d'un honnête homme qui sait son énergie nécessaire aux autres. Et il a la force de dire à ces gens, qu'il n'a pu décider, après la défaite, à remonter sur leurs vaisseaux, et qui vont s'efforcer inutilement d'atteindre les murs hospitaliers d'une ville amie, à travers les obstacles semés pour eux à chaque pas sur le sol d'une terre étrangère, que, malgré cette chute, ils relèveront un jour la puissance d'Athènes, et que « ce sont les hommes qui font la patrie, et non pas des murailles, ni des vaisseaux vides. » Mot qui semblerait avoir été inspiré à Thucydide par la destruction des fortifications du Pirée et des Longs-Murs après la défaite d'Ægos-Potamos et la victoire définitive de Sparte.

Dans les discours de Nicias, d'Alcibiade et de Cléon, il y a donc un reflet plus ou moins sensible de leurs natures particulières : on voit comment chacun d'eux a été affecté par les circonstances critiques où ils ont agi et vécu ; au milieu

des situations qu'ils sont destinés à mettre en relief, on saisit les dispositions et l'allure propres de leur esprit. Thucydide ne donne que quelques indications habiles ; mais ce sont comme des rayons d'une lumière pénétrante. Peut-être même a-t-il parfois mieux que personne su révéler ce secret agencement de pensées et de sentiments qui fait la personnalité et la vie de l'âme. Mais il a réservé cette merveilleuse puissance pour un petit nombre de personnages auxquels il était arrivé, ou d'imprimer leur propre caractère aux événements, ou d'en recevoir eux-mêmes la plus forte empreinte ; et ainsi, en se bornant à une représentation toute morale, il l'a sévèrement subordonné au développement de son sujet.

IV

Discours de Périclès, son portrait. Des portraits dans Thucydide.

Cette conclusion s'étend aux discours de Périclès ; mais elle s'y présente d'une manière à la